

des mêmes choses que s'il vivait à la Pointe du Raz ou en Andalousie... Je crois que l'environnement influe sur les gens ; on n'a pas le même comportement quand il fait beau et quand il pleut, on ne se parle pas de la même manière. Tout ça compte ; et puis il y a des choses qui se passent presque toujours à des sales moments.

PLP : Les gens reviennent obstinément dans tes propos. Tu n'imagines pas d'illustrer sans personnages ?

FB : Ah non. C'est les personnages qui m'intéressent avant tout. Le reste, c'est le décor, le costume, c'est l'enveloppe cadeau. Ça m'intéresse parce qu'il y a des créatures vivantes dedans ; ça pourrait être des animaux mais, bien que je m'y intéresse, notamment aux oiseaux, je préfère les gens. L'animal humain est quelque chose de merveilleux, plein de contradictions. J'aime bien être en observation de ça.

*François Bourgeon
Philippe Le Pape
18 juin 1984*

*King le cerf,
Hachette.*



LE « KAMISHIBAI »

par Françoise Bourdier

A l'heure où le « kamishibai » japonais, par la grâce des Editions Lied à Genève, fait son apparition sur le marché européen et vraisemblablement dans les librairies pour enfants et les bibliothèques, peut-être serait-il souhaitable d'en connaître un peu plus sur ce support du conte qui tient à la fois de l'album détachable en feuillets et du théâtre de marionnettes.

Le mot « kamishibai » vient de kami : papier et shibai : théâtre.

Au début de l'ère Meiji (vers 1868), au moment où le Japon, sous l'influence d'un jeune empereur dynamique, commençait à sortir de la féodalité et à s'ouvrir à l'industrialisation, on voyait dans les rues des villes et des villages japonais des spectacles de lanterne magique. Des conteurs racontaient des histoires par l'inter-

médiaire de personnages en papier découpé. Ces spectacles, inspirés par la religion shintoïste et destinés plus aux adultes qu'aux enfants, étaient accompagnés de tambours et de gongs. Le succès en fut tel que la Mafia japonaise s'en empara. Sous une petite tente d'une largeur de trois tatamis (le tatami étant à la dimension d'un matelas individuel européen), on jouait, contre monnaie sonnante et rébuchante, des pièces plus structurées, inspirées du folklore japonais ou chinois, accompagnées de divers instruments : flûte traversière (oteki), tambourin en forme de sablier (kako), ou shamisen (guitare à trois cordes).

En 1926, une quarantaine d'animateurs s'élevèrent contre la Mafia et décidèrent de recommencer un théâtre de rues avec des spectacles destinés plus aux enfants, spectacles accompagnés de vente de bonbons. Puis vint la crise économique de 1929 qui vit une forte augmentation du nombre des animateurs et bientôt la police interdit les spectacles de rues.

Mais les gens avaient encore des histoires à raconter et ils voulaient les faire connaître. Ils inventèrent donc les contes sur feuilles de carton, peints à la main, mesurant au début 10/14 cm, puis 18/25 cm. Imaginez une douzaine ou une quinzaine de cartons illustrés de couleurs vives, au dos desquels se trouve le texte de l'histoire à raconter. Habilement on passe d'un carton à l'autre au fur et à mesure que se déroule l'histoire. On les présentait à l'intérieur d'un cadre de bois noir que l'on pouvait se procurer facilement dans les boutiques des villes et des villages. Les premiers contes s'inspiraient de personnages de Jules Verne et de personnages de science-fiction. On les racontait à la maison, dans les écoles, aux nombreuses fêtes pour enfants dont les Japonais raffolent (3 millions de conteurs dans tout le pays en 1937).

Pendant la guerre, le gouvernement chercha à utiliser les « kamishibai » pour sa propagande politique. C'est à ce moment que la multiplication des kamishibai imprimés prend le pas sur les kamishibai peints à la main. Ils sont largement diffusés dans les classes maternelles et primaires et servent à exalter le civisme des petits japonais. Quand les Américains arrivent, tous les « kamishibai » sont détruits mais à Tokyo, en 1947, il en existe un marché clandestin. Le principal héros est maintenant un superman « l'homme doré » (Ogon Batto). Il influence même des émissions de radio. Mais la télévision va peu à peu tuer le « kamishibai » qui disparaît en 1960, à l'exception d'une utilisation à l'école pour l'apprentissage de la lecture. Actuellement le « kamishibai » renaît sous deux formes : la forme traditionnelle à base de thèmes inspirés du folklore et de la religion (j'ai vu à Kyoto dans les bibliothèques pour enfants et dans une librairie spécialisée, de très beaux kamishibai quelquefois fabriqués par les enfants eux-mêmes, et j'ai rencontré à Osaka, un conteur qui avait installé son kamishibai sur sa mobylette et haranguait avec succès les passants petits et grands) et la forme moderne grâce à la vidéo (on enregistre des dessins animés sur bande vidéo et on les projette sur un écran de télévision situé sur la plage arrière d'un minibus qui parcourt la ville et s'arrête dans les cours des immeubles).

L'initiative des Editions Lied, malgré les imperfections de la réalisation par rapport au kamishibai authentique (illustration trop pâle et monotone, découpage irrégulier obligeant le conteur soit à passer très vite d'une image à l'autre, soit à trop s'arrêter sur une seule image) va-t-elle relancer cette forme de conte ? Ce serait à souhaiter.

F.B.